

Claude Mouchard

« Avec la peau d'une autre vie »

Notes publiées en « feuilleton » sur le site *Poezibao* du 12 novembre au 7 décembre 2012

Jeudi 25 octobre 2012 : explosion énorme, dans la nuit, à Khartoum. Les médias français, pour autant que je sache, n'en ont dit mot. Je l'apprends de la bouche d'Ousmane qui m'a appelé vers 15h, depuis son travail à Paris (la conversation va durer une bonne demi-heure).

Un dépôt d'armes a été bombardé.

Sa famille a appelé O. de Khartoum (il traduit) : « *on a pensé que tu allais t'inquiéter* ».

C'est en juillet 2007 qu'O., alors sans papiers, a commencé à habiter chez nous...

Pendant plus de huit ans (depuis son séjour en Libye puis sa traversée, en clandestin, de la Méditerranée), il avait perdu tout contact avec sa famille.

Or, il y a quelques mois, par une brève série de « *miracles* » (ce fut son mot, prononcé à l'anglaise), le contact s'est renoué. Et tout récemment, il est rentré pour un mois au Soudan ; il a acheté – à crédit – une maison où il a rassemblé sa famille, mère, sœurs, beau-frère, neveux et nièces, dix personnes – dont une partie était depuis des années dans un camp de réfugiés.

« *A Khartoum*, m'avait-il dit (au téléphone, du Soudan), *il y a plus de sécurité.* » (Ou : « security » – il a prononcé ce mot-là aussi à l'anglaise).

Voilà quelque neuf ans, il avait fui son village et les violences multiples qui s'y produisaient.

Ce village a aujourd'hui disparu.

(Sécurité : il a souvent employé ce mot, à l'anglaise, pour nous reprocher doucement de mal fermer les portes de la maison, à Orléans.)

La maison tout récemment achetée par O. à Khartoum n'est qu'à 4 ou 5 km de l'endroit de l'usine bombardée. Toutes les vitres de la maison, lui a dit sa famille, se sont effondrées (c'est lui qui les avait posées : auparavant il n'y avait aux fenêtres que, a-t-il dit d'un mot que j'ai eu du mal à identifier, de la « *ferraille* »).

A proximité immédiate de l'explosion, il y a eu des morts.

Depuis la maison, on voyait, lui a dit sa mère, des flammes immenses.

.....

« Avec Ousmane » : un feuilleton ?

Depuis son arrivée ici – juillet 2007 – « à la maison », son histoire même a été un feuilleton que jour après jour j'aurai tenté de suivre par des « notes ».

Ces notes se sont trouvées intriquées à ce qui arrivait, et ne cesse d'arriver...

Hétérogènes et tressautantes – sous les impacts d'informations diverses et imprévues.

Intriquées aux décisions qu'ont exigées la vie avec O.

Ou « localisatrices » : s'acharnant jour après jour à recréer et soupçonneusement éprouver de l' « ici-maintenant ».

Ou de l' « avec », ou de l' « entre ».

Attaquant quelle substance revêche de glace sale ?

De ces notes quelques-unes ont été publiées (dans *Po&sie*). Et O. a pu m'en entendre lire, une fois, en public : il a, sobrement, acquiescé, pour n'en plus reparler. Je crois cependant qu'il attend.

.....

Réaliser ?

Pas seulement au sens où on dirait à un enfant : « tu réalises ce que tu as fait ? »
C'est surtout que ces notes, à tâtons, auront travaillé à un « nous » problématique et vital ... Avec heurts et doutes, sèches apories, éclaircies, parfois.

.....

Il n'y a **rien d'instrumental** pour et dans ces notes. Nul préalable n'aura pu subsister qui ne s'y trouve soudain, comme d'un déroulement de langue translucide, vivement happé – et qui n'ait dès lors à devenir, en elles, vital ...

.....

Re-tracements épineux...

Les phrases ici fixées ne sont que des reprises, elles-mêmes provisoires sans doute, d'un petit nombre parmi d'innombrables notes prises depuis juillet 2007...

Elles s'essaient, ces phrases-ci, à revenir sur des traces hâtives du au jour le jour, sur un tout petit nombre d'entre elles. Pour voir, simplement. Ou pour les réaliser davantage – et les exposer alors à un surcroît de doutes...

.....

Notes interdites – ou interdictrices ?

En proie à ces incessantes notes d'un « avec O. », j'en ai retrouvé de beaucoup plus anciennes, dont certaines sonnait comme un avertissement réitéré :

« Sur quoi ne pas écrire ? Des tout proches – de leurs présences, des liens vitaux –, il est impossible de disposer. Rien, là, n'est à laisser flotter en des phrases ... C'est trop réel... »

Mais que voulait dire alors « réel » ?

Et qu'en est-il alors de la réalité dans cet « avec O. » en cours ?

.....

Et d'abord, il ne s'appelle pas « Ousmane ».

(Je recopie ici une note déjà fixée et publiée, à laquelle je ne peux rien changer.)

Son vrai nom, celui que j'avais d'abord écrit partout, il me faut l'effacer de lignes comme celles-ci.

C'est lui qui, soudain, le **23 avril 2008** (alors que nous conversions depuis plusieurs mois), m'a demandé de ne pas écrire son « *vrai nom* » – celui qui figure, désormais, sur ses papiers (obtenus au bout de plusieurs années de démarches en France et au Soudan).

Quel nom lui donner dans ce que j'écris ? lui ai-je demandé. Il m'a proposé celui d'un ami : **Ousmane**.

Ne serait-ce pas gênant, lui ai-je objecté, ou, qui sait, dangereux pour l'ami en question ? Cet ami, m'apprend-il, est mort.

Ousmane a été tué en octobre 2003, dans le nord du Darfour, du côté d'El Fashir, alors qu'il cherchait à passer en Libye.

Personne, dit « O », n'a vraiment su ce qui était arrivé. Tout le groupe avec lequel Ousmane voyageait, dans « *un gros camion* », a été tué. Les tueurs étaient sans doute des jenjawids, qui devaient savoir que ces voyageurs partaient pour la Libye, et qui ont voulu « *l'argent des gens pour leurs passages* » – et le camion.

Tout le monde est mort, répète « O ».

Mais la mort d'Ousmane, comment l'a-t-on su ?

Il avait une carte d'identité (lui qui avait vécu en ville) que la police a retrouvée.

Le responsable du village (« *t'as vu, c'est pas exactement le maire, mais c'est un peu comme ça* ») a été averti et a lui-même annoncé la mort d'Ousmane au village, à la famille : son père et sa mère, sa femme, ses deux enfants.

« Il avait 35-36 ans quand il est mort

Il avait été mon ami pendant près de deux ans.

Il avait fait des études, il était intelligent. Il aurait pu trouver du travail.

Il avait travaillé à l'Est du Soudan, au bord de la Mer rouge, dans un port. Il s'était marié là. Puis il avait emmené sa femme jusque dans l'Ouest du Soudan.

Au village, il habitait pas loin de chez moi. Pas exactement la même famille, mais juste à côté. Mon grand-père connaissait sa famille. »

(J'aurais préféré maintenir son « vrai nom ». Et que les inévitables écarts ou ruptures avec les faits ne soient pas, ni par lui ni par moi, décidés – et, simplement, se fassent.)

.....

Sentir ici, en fixant quelques notes, **re-sentir** latéralement, **ce qui s'est abattu sur O.** ?

Au Soudan, en France ?

Toujours sous les emprises – toutes, mais inégalement, brutales – de divers pouvoirs. Au Soudan, en Libye, pour O. Puis en France, à Paris ou dans le Loiret, à Orléans...

Avec O., les espaces communs (routes et rues, places, bus ou métro, bords de Loire, etc.), je les aurai sentis voûtés – comme jamais depuis le temps de la guerre d'Algérie ...

.....

Par ces notes, aller et venir, anxieusement, dans les cinq ou six dernières années de notre « avec O. » ?

Celle qui suit, par exemple, reprise presque au hasard...

7 h 30, en janvier – 2008 – café dans la cuisine. Nous essayons de parler.

En français ? Au bord du français. Souvent au bord du langage : gestes, mimiques, silences, souffles, soupirs...

Il fait très froid et sombre depuis plusieurs jours. « *T'allumes pas ?* ». Par la porte vitrée (la moitié du haut) donnant sur le jardin, on voit s'éclairer faiblement le ciel, plafond

blanc sale. Plaques de neige gelée prises au herbes jaunies. Silhouettes d'arbres accentuées (sur leurs flancs ouest) de blanc. O. veut fumer dehors. Nous sortons, sur le seuil. Presque à nos pieds, un merle tente d'arracher des bribes de nourriture prises dans le bloc de glace moulé dans le bol de la chatte. Il paraît ralenti par le froid, épuisé, dans la lumière pâle.

O., quoique engourdi, va se hâter maintenant de partir au travail (un CDD que nous lui avons trouvé dans une mairie de la banlieue d'Orléans).

Il souffre (*en 2008, l'aurai-je assez mesuré ?*) à élaguer les saules au bord de la Loire, pieds bottés souvent dans l'eau glaciale.

.....

Et cette note encore de ce même début 2008...

Il m'a parlé à plusieurs reprises de « *kip* » ou « *quipe* ».

C'est le lendemain seulement que je comprends qu'il use du mot, crucial dans son travail, d'« *équipe* ».

Ce qu'il aura entendu, de la bouche du chef, c'est : « *l'équipe* » et, tentant de reconstituer, intuitivement, le système de la langue, et, en l'occurrence, le singulier et le pluriel, il se sera forgé : « *les quipes* ».

D'où une « *quipe* ».

Tâtonner, comme il fait, des mains et pieds, de la tête ou la bouche... dans des rapports obscurs, dans la langue...

Haleine blanche dans le brouillard de la Loire en janvier.

.....

La maison... :

« accueillir » dans et par cette maison (re)construite comme dispositions de possibilités, mais faites, celles-ci, dirait-on – bon gré mal gré, non sans grincements – pour être prises au dépourvu, et... régulièrement quelque peu déstabilisées par ce qu'elles ne peuvent simplement nous donner à reconnaître comme autre ou même.

.....

Notes, aussi, d'imbrications : il leur aura fallu – il leur faut ou faudra – réaliser d'incessants contacts ou des chocs entre cet « avec O. » et ce qui, simultanément, continuait et continue d'arriver selon les déroulements d'autres continuités autrement obstinées.

.....

Notes-traces, parfois, alors, d'autres déflagrations, imprévues, comme sur le flanc. Par exemple...

« Ah bah tiens ! » ce cri-là sonne résonne transit les phrases que je pourrais – trop : en « anecdote » – former.

Rue de la République, 20 avril 2012, 14 h. : revenant de Carrefour chargé de deux grands sacs en plastique pleins, j'aperçois de loin un noir adossé à l'un des murs de ces grands et pompeux immeubles en pierre (façades théâtrales, volutes) du début du siècle dernier. Il est couvert de vêtements ou bribes de vêtements ou bouts d'étoffes diverses. Ses cheveux sont longs et laineux, il est barbu... Poursuivant mon chemin, j'approche, non sans inquiétude. A la différence des quelques mendiants souvent présents dans cette rue (sauf, il est vrai, cette Asiatique aux cheveux gris, qui, depuis des années, tend simplement la main), il n'a pas à côté de lui un gobelet en plastique avec, dedans, quelques pièces. Et il ne tend pas la main. Me voici tout près de lui. Il pue. Il ne tourne pas la tête vers moi. Je m'aperçois que le commerçant à côté de la devanture duquel il est posté se tient sur le pas de la porte de son magasin ; c'est un traiteur chinois à visage rond, peu expressif, mais où il me semble déceler du mécontentement contre cette présence plutôt repoussante. A l'homme noir, je tends une pièce de deux euros. Je crois sentir le regard désapprouvateur, voire hostile, du commerçant. Sans doute venait-il de signifier au mendiant (en fait ce n'est pas exactement un mendiant, c'est un égaré qui semble ne rien demander) d'avoir à s'éloigner. Mais non... il y a sûrement eu quelque chose de plus. Car, à peine ai-je posé la pièce dans la main de l'homme noir (qu'il n'a ouverte que sous l'effet de mon contact), à peine y a-t-il jeté un œil que, sans me remercier, sans me regarder, sans paraître avoir conscience de ma présence, le voici qui s'écrie (d'une voix plutôt faible, mais avec une diction pour moi étrangement familière... ou avec une élocution et un timbre que j'aurais entendus jadis... dans l'enfance ?) :

« *Ah bah tiens !* »

... et il s'élançait sur les traces du commerçant qui (mécontent, à n'en pas douter, de mon geste) a déjà disparu dans sa boutique.

Comment ne pas me dire, déjà loin dans la rue, qu'à un homme dans son état, je ne pourrais jamais proposer de venir s'installer à la maison (comme nous l'avons fait naguère pour O.) ?

C'est évidemment, me dis-je, non sans dégoût pour mes propres pensées ou pour mon dégoût à son égard, un cas « pathologique » : accueillir un homme pareil, ce serait créer une situation inextricable.

L'inextricable, le radicalement entravé : est-ce que je voudrais du moins l'explorer en toute liberté – et facilité – sensitive-imaginative ?

Revenir là, demain ? revoir cet homme-là ?

Les jours suivants, en repassant dans la même rue aux mêmes heures, je ne constaterai que son absence...

A-t-il été ramassé ?

Ou bien... où peut-il se terrer ?

.....

Disparaître ? O., quelques semaines après être arrivé dans cette maison, m'a fait comprendre qu'il avait pensé mourir. Non plus par les violences des jénjawids ou de l'armée, mais, au bord de la Loire, par abandon, en s'abandonnant à l'abandon. Je suis resté silencieux.

« *Bien sûr* » a-t-il dit (à peu près), répondant à mon regard, ou comme en confirmant à haute voix ses pensées silencieuses.

Deux de ses amis soudanais **se sont faits** (*que disent ces mots que je trace ici de ce qu'il a voulu me dire ?*) écraser sur un pont ferroviaire au-dessus du fleuve, non loin d'ici.

.....

Têtues, ces notes, ou certaines d'entre elles : notes-traces ... sur – contre ? – l'effacement ...

Ce n'est pas seulement de la misère corporelle qu'O émergeait, ruisselant de froid humide et de tristesse, quand il est arrivé ici. C'était aussi de l'imminence d'un total effacement.

Quelques semaines après son arrivée chez nous, il m'a – non : il nous a (nous le suivions, l'ami japonais, Masatsugu, et moi) – montré, le long de la Loire les lieux et itinéraires de sa survie; animé, il nous montrait des endroits où nous ne discernions rien...

j'ai déjà écrit ça, plus ou moins... je repasse par là mentalement... je piétine... complaisance ? effets ?

Sur les empiètements gris, en béton, au pied des piles du pont... il nous montrait, en chercheur des traces de ceux qui, maintenant, comme lui naguère, se blottissaient là – il nous expliquait les creux dans les herbes sèches ou les divers débris... : de vagues nids, des restes de couchage de la nuit précédente ou les cendres d'un feu, la couverture arrachée d'un livre...

.....

Et pourtant... il m'a dit quelquefois, abruptement, que certains jours (certains soirs où des jeunes venaient faire la fête, ou des « gitans », et qu'éventuellement on l'invitait à se joindre au groupe), « c'était beau », la Loire, les îles (saules dans une nuit d'été, osiers empourprés) ...

.....

La terreur Keats :

**[...] l'oeil le plus perçant ne pourra discerner
Un seul grain de ton être sur ce dallage froid.**

(La chute d'Hypérion, trad. Ellrodt)

.....

Mais dans la cuisine, comment laisser rageusement (à deux, assis l'un en face de l'autre, dans des moments de silence et de fatigue, voûtés sur nos chaises) remonter, comme de dessous les carreaux du sol de la cuisine, cette marée terreuse : **la non-inscriptibilité d'un homme...**

.....

Densifier, à nous deux, l'évanouissant « entre » : en nourrir, par ondes de sang psychique, la substantialité radicalement banale – et énigmatique.

(Ce que, par ces notes, j'essayais et essaie de réaliser, j'ai pris soin, et à bien des reprises, de l'expliquer à O. Et, tout particulièrement, ce que je fais de ses paroles, m'évertuant – les écrivant, quand lui n'écrit jamais – à les recomposer le moins possible...

Il a approuvé.)

.....

Depuis l'automne 2007 – et toujours aujourd'hui (fin 2012) – je me serai efforcé, par moments, dans nos conversations (sentant soudain que c'est l'instant...), d'être une écoute comme électrisée.

Je ne veux pas écrire quand il parle... Tout au plus, sur une feuille au milieu de la table traçons-nous des dessins plus ou moins abstraits, échangeant le crayon.

Ce n'est jamais que le lendemain dans la nuit de la préaube que je « noterai ». Cependant, il aura fallu, la veille, dans les minutes de la conversation, la plus extrême (et très coûteuse) attention – pour l'enclenchement, à chaque fois, d'une courte et active mémoire, celle de la nuit.

.....

Photographies mentales instantanées prises par une attention-mémoire qui grésille.

Par elles capter ce dont je ne sais pas que je le capte :
ce qui ne se révélera que plus tard... pour quel regard revenant...

Du pouvoir de (donc) ces « instantanés », les notes, qui ne se forment que quelques heures après, gardent quelque chose : elles-mêmes ne désirent que capter et fermement retenir ce qu'elles ne savent pas.

Tracés en suspens dans le temps ? Image se formant indéfiniment, toujours retissée (James) ?

.....

Oser reculer, sans trop le savoir, sans le dire, dans l'obscurité, pour chacun inévitablement béante, de sa propre provenance ?

C'est ce qui parfois, O. et moi, nous réunit en nous séparant, tous deux voûtés dans la cuisine, silencieux, également absorbés par la nuit la plus insurmontable, sous la lumière électrique.

.....

vivre l'être-soi, l'être échu à soi, là d'où il provient et là où il se rend ...

non pas dans des moments solennels ou mythiques mais à tout instant : par lapements élémentaires et vitaux

(est-ce là ce que nous apprenons – posturalement dans l'espace, rythmiquement au fil du temps – l'un de l'autre ?)

.....

Sous ou contre la lumière jaune de la cuisine, quand nous parlons ou nous taisons, il arrive qu'afflue de la nuit fluide et rongeuse, celle du *pas en même temps*...

Elle ne vient pas seulement, cette nuit, couler, toujours inattendue mais parfaitement reconnaissable, *entre nous*.

Elle s'insinue *en l'un et en l'autre*, en chacun des deux que nous sommes là ; il faut qu'elle y décompose des appuis ou consistances, des rémanences...

Chaque phrase ensuite pourra renaître entre nous plus inévitable pour avoir été baignée dans ce styx d'huile noire.

.....

Certains poèmes de De Signoribus (pour moi décisifs), je crois les sentir nés d'une cruelle surexposition à des afflux obsédants, non désirés, et particulièrement, peut-être – je rêve –, à un ou des écrans de télé brûlant durant des journées ou nuits entières.

.....

rien de plus bête, voire de plus sale (« collant », nuisible ? humiliant ?) que de prétendre envelopper quelqu'un d'attention –

me dis-je soudain...

cette pauvre évidence s'est plaquée contre moi dans la rue comme une feuille noire, une révélation humide, pourrissante – et il ne faudra pas m'en défaire..., me dis-je sous la pluie

.....

Des instants-loupes : grâce à la conversation, ou contre elle, la bloquant soudain, voici une inclusion pure, celle d'un fragment ou de quelques fragments – fougères, restes d'insectes – de vie perdue dans un bloc de résine translucide mordorée.

.....

A la maison !

24 avril 2008, O. passe pour m'aider, voire, en riant de ma maladresse, pour me remplacer... Je viens de commencer à creuser une mince et longue tranchée pour le plombier qui installe des conduites dans le jardin. Blocs de briques et ciment contre le mur ; pioche ; barre à mine...

Il entre, « comme chez lui » (et j'ai un petit accès d'émotion – de fierté ?), dans la cuisine, devant le plombier qui travaille à ouvrir un accès pour ses tuyaux ; il prend une chope en verre, la met dans le micro-ondes, qu'il met en marche, sans succès, il s'étonne ; le plombier dit que c'est lui qui a débranché, s'excuse.

.....

Matin quelconque. Nous parlons, longuement, lentement. La radio dans la pièce à côté est restée « allumée ». Musique... je me lève pour l'arrêter...« Pourquoi tu arrêtes ? » **Est-ce qu'il croit, est-ce qu'il sent, comme ça m'arrive, que la musique, soudain, écoute ?**

.....

19 avril 08 ... était-ce à 9h du matin ? clarté horizontale dans presque tout le rez-de-chaussée.

O passe soudain (il aura descendu l'escalier commun, ouvert la porte intermédiaire dont il a la clé...). Il vient me faire lire pour lui un courrier de l'ANPE.

Assis dans la cuisine, on évoque le travail, pendant quelques semaines, sur des chantiers à La Source. Il m'explique la peinture à l'extérieur, l'*isolation* (je lui fais redire le mot plusieurs fois), le *placoplâtre* (problèmes de prononciation... on tâtonne un moment) à l'intérieur, du *polystyrène* à l'extérieur, et aussi de... *la colle* (j'ai d'abord compris « l'alcool » – il rit), et une peinture... spéciale.

Je lui rappelle qu'il m'avait dit, il y a quelque temps, être content de travailler avec des Soudanais... Mais maintenant, il me dit qu'il a travaillé aussi avec des Portugais, mais qui parlaient en français, etc.

La peinture au dehors, rythmée par la pluie, le gel. Parfois de plus longues interruptions. Puis : plus de travail du tout...

On parle au hasard... Pourquoi de son grand-père ? Je lui rappelle qu'il m'en avait déjà parlé : c'était, avait-il dit, « son ami ». Oui : il passait du temps avec lui ; ils parlaient tranquillement... J'ai l'impression qu'il a les larmes aux yeux ; je n'ose pas trop le regarder. Ce grand-père, dit-il, ne disait jamais « directement » (O emploie bien ce mot, mais prononce le « i » en diphtongue à l'anglaise) ce qu'il fallait faire.

J'hésite ; je dis à O. que je ne suis pas sûr de pouvoir m'imaginer comment il parlait.

Est-ce qu'il racontait des histoires ?

Oui, des choses qu'il avait vues, qu'il avait faites, jadis... Mais pas seulement...

Quoi alors ?

O. dit : « comme Platon, comme Socrate »...

(c'est, me suis-je dit, qu'elles auront été pour lui des sources, la radio qu'il écoutait avidement bien avant son départ du Darfour – en gardant les chameaux, a-t-il dit un jour – ou, ici, la télé, tard dans la nuit, du catch aux reportages à travers le monde ...)

.....

Agir (l'un par l'autre) dans/sur « l'entre » ? le trouver, cet entre, là où il serait intimement-infimement changeable ? Puissance expérimentale et substantielle, entre nous, du poético-politique ?

.....

« A la maison » ?

Pour O. ?

cette maison-ci : bizarre, ample, hybride, vieille et rapiécée, et toujours provisoire, des temps pris dans les murs, cousus les uns aux autres (Espagnols réfugiés qui vécurent dans ces pièces, connurent ces murs, cassèrent, nous avait-on raconté, cet endroit du grand carrelage rouge, etc. : je raconte à O.)

*héritée, cette maison ... une légitimité forgée ou entretenue à travers le temps ...
« nous », famille, possédant ces lieux, ce jardin
rien que d'opaque
– dont jouer, pourtant...*

.....

Par exemple ... faisant défiler quelques centaines de pages sur l'écran, je re-tombe sur une note du 22 janvier 2008 où je constate que je l'avais déjà interrogé, O., sur son usage de la radio.

Ou plutôt, c'est lui d'abord qui avait mentionné la radio.

Il m'avait parlé de plusieurs pays d'Afrique, des événements et changements qui s'y produisent, avec précision...

« Mais, O., comment sais-tu tout ce que tu sais ? »

Et sa réponse fut (je reformule à peine) :

« mon meilleur ami, c'est la radio »

je me suis souvenu d'un petit poste vert fidèle dans le dégoût de l'armée (62)

La radio, m'a-t-il dit une autre fois, en arabe ou en anglais.

Et la télé ? ai-je évidemment demandé...

A Nyala (la ville où il avait passé ses premières années, avant la mort de son père), il y avait des télévisions. Mais pas beaucoup.

Au village, la télé, c'était au « club ». *[Lui demander, ai-je noté, d'où venait l'électricité là].*

Une « place » *[un endroit : en anglais !]* où tout le monde vient – voir la télé, des matchs de foot, ou jouer aux cartes, aux dés. Après 17 h. et jusqu'à 22-23 h. « Tout le monde ? Et les femmes ? » Il rit : « les femmes, c'est interdit ». Et les hommes, c'est de 14 à 25 ans environ. Les plus vieux ne viennent pas.

.....

22 janvier 2008. On revient à la radio.

Si tu travailles comme berger

*[c'est moi qui lui ai suggéré ce mot... il disait : « si tu t'en vas avec les animaux »],
tu parles à qui ?*

On dérive sur la vie « avec les animaux »

S'il n'y a pas d'herbe [il a du mal à prononcer cette voyelle, je comprenais d'abord « arbre »], on s'en va avec les animaux, un mois, deux mois peut-être. On emporte une gamelle [c'est moi qui ai suggéré le mot, il faisait un geste avec ses mains], une casserole [il montre dans la cuisine...], du thé, du sucre, de la farine... Comment [ma question] on porte tout ça ? Bien sûr, on a des animaux. Cheval ? Âne, plutôt. Un chameau, un âne, là, ce n'est pas nécessaire, on n'a pas tant à transporter.

Il y en a d'autres à côté qui font la même chose. Jusqu'à cent ou cent cinquante. *[L'interroger, ai-je noté, sur nomades et sédentaires.]*

Parfois on se contente d'acheter de la nourriture pour les animaux *[ce mot est important, comme une catégorie fondamentale... je devrais peut-être substituer ici : « les bêtes » ; c'est ce que dirait plutôt un paysan français ; mais j'entends son mot, et c'est toujours « les animaux »... j'hésite à lui apprendre le pluriel... il y a plus urgent en matière de langue.]*

Il faut aller loin surtout quand on a beaucoup d'animaux. Si on a beaucoup d'animaux, il faut aller à plusieurs personnes.

Doutes ... afflux de doutes dans les minutes mêmes où nous parlons... Non formulés, je les sens comme cette brume froide qui m'arrache ce que je tente de fixer, abusivement peut-être.

.....

Instruments pour quelle réalisation ?

« Instruments humains » (comme dit Vittorio Sereni).

Hélène (d'abord – et décidément, pour tout ce qui aura touché à l'administration préfectorale, redoutable, voire haineuse à Orléans) et moi. Parfois nos fils (en particulier pour Paris). Et les amis : Jinjia, Masatsugu, etc.

Instruments encore, autrement : la maison et le jardin ; les rues d'Orléans ; le tram, le bus, et le train. Et la Loire.

Tout faire sonner, parfois, pour quel soulèvement ?

.....

Parler-user des instruments d'ici (ici texte ici lieux), au sens d'un artisanat musical.. Au sens de ce qui était là, à portée de main ou de ce que nous avons fabriqué et rapetassé, peu à peu, lui et moi, un peu lourdement, dans la cuisine, dans le jardin (presque aussi souvent), ou encore dans les rues (ou sur les berges de la Loire).

Cette maison même en tant qu'instrument (quasi musical)... : lieux, distinctions nécessaires, escalier, etc.

.....

Instruments, les lieux dans la maison dont Auden (*Action de grâces pour un habitat*, trad. Jean Lambert) dit somptueusement la différenciation, les moments, les rôles :

*Les pièces où nous parlons et travaillons semblent toujours blessées
Quand nous faisons nos malles, quand, sans avertir,
Nous arrivons la nuit, ouvrons et allumons,
Elles semblent déconcertées...*

.....

Instrument, cette ville (familiale pour moi depuis toujours, depuis son illumination par les bombardements de 1944) ?

Mais impossible, ces temps-ci (2010-2012), de ne pas la savoir – ou sentir – comme vue-tendue par d'autres présences, par des décisions d'une tout autre nature que les nôtres, et que la police rend partiellement effectives et visibles.

.....

Et dans les rues : ce qu'on voit. Mais aussi ce qu'on ne voit pas – ou plus.

Celui que je voyais jadis, avant qu'O. ne soit ici, et dont j'ai parlé dans *Papiers !* comme d'un homme chamarré et gelé..., je ne le vois plus.

.....

Par moments, O. est lui-même fermé – comme, à la fin de la guerre à Orléans, après les bombardements, une de ces fenêtres qu'obstruaient des planches clouées à l'intérieur. Je le lui dis. Il rit. Le rire nous est un autre instrument.

.....

Des moments-récits, il le faut, cristallisent dans l'élément de l'entre...

angles tranchants... il faut qu'ils pivotent cruellement et s'ensanglantent

... la pointe où tourne et crisse chacun d'eux est un instant qui ne pourra s'épuiser

.....

La part de la poésie (dans cette tentative de conversation dont on ne peut deviner comment elle s'arrêtera) serait-elle de retomber toujours dans une immersion élémentaire où O. et moi ne parlons plus que bouches au ras d'une surface qui par vagues coupe le souffle ?

.....

Le « sentimentalisme », ici, pourquoi s'en défier ? Ce n'est pas qu'il y ait à rejeter (en se perchait dans quelque au-dessus) les émotions. Simplement, si les sentiments s'affichent, c'est aussitôt pour se rendre indiscutables.

Grossièreté tyrannique... La glu d'un unanimité (idéologie télé) sans coût ni portée.

.....

Qu'est-ce qui, tout de même, aura pu lui être donné par la fatigue, la peur et les humiliations, les rejets ou abandons... ?

Avec l'aide de phrases à former encore et encore, un peu de son parcours pourrait-il lui être rendu, terre et désert, Méditerranée, village et villes..., îles d'un fleuve... ?

« Je n'ai pas osé parler à ma famille de tout ce que j'ai subi » : c'est (à un mot près : « subi ») ce qu'il m'a dit à son retour du Soudan, début octobre 2012.

.....

A moi, le don de l'âge : **des cloisons internes de chair brunes invisibles dans le cœur** se désagrègent.

Réaliser, dans des mots comme ceux-ci, la fonte de vieilles parois intérieures : la voici, enfin, la brusque, l'inespérée marée rose crépitante de possibilisations ... , la fécondité *in extremis*.

.....

noter (des événements, rencontres, sensations-pensées ?) : **l'angle d'incidence** doit immanquablement s'inscrire ; l'évidence ne cessera plus d'être une arrivée, un rayon vibrant...

.....

Lectures (sur le Soudan, le Darfour, sur « l'Afrique ») : coups de vent des citations, mentions et références irruptives (comme les gens qui auront habité ici)...

Déchiquetées, dangereuses parce qu'arbitraires, partielles, mal orientées, non exposées à la critique?

.....

« **S'imbriquant** » dans ces notes, des moments « **documentaires** » (qu'ils soient importés d'ailleurs – livres, journaux, radio ou télé, internet, voix, images – ou que j'ai été quasi instantanément – ou, tout au plus, à travers la plus courte mémorisation – contraint de les rédiger « à plat »)

ils devraient tous, brefs ou plus étendus, être – surexposés ... voire se retrouver fixés-translucidifiés par la violence de la double factualité qui est la leur, celle de leur contenu et celle de leur dure position-insertion forcée « entre ».

.....

Matériaux ? En vue de quoi ?

Bribes, aveuglement accumulées, et emportées, surnageant sur du passé qui s'éloigne...

Un exemple ? Du périmé, certes, et mi-arbitrairement prélevé... mais ces vies et ces morts auront frôlé le passé d'O. :

De l'AFP 2 avril 2009 :

« Selon les chiffres de l'Organisation internationale des migrations, plus d'un million d'immigrés sont en situation irrégulière par Imed Lamoum « Identité inconnue », « ressortissant africain » ou encore « autorité portuaire » figurent en guise d'épithètes sur des centaines de tombes dans les cimetières de Tripoli. Les corps d'émigrés rejetés par la Méditerranée y sont enterrés sans cérémonie et dans l'anonymat le plus complet. »

Ou encore :

« Comme Ahmad, plus d'un million d'immigrés sont en situation irrégulière en Libye, prêts à tenter une traversée périlleuse vers les côtes italiennes ou maltaises, selon les chiffres de l'Organisation internationale des migrations (OIM). Mohammad, un Nigérien de 35 ans, n'a pas vu sa femme et sa fille depuis sept ans. Il est venu en Libye chercher du travail et économiser le prix de la traversée pour l'Europe, « autour de 2 000 euros », selon lui. « Je n'ai pas pu économiser car je dois envoyer de l'argent à la famille chaque mois, dit-il. Les Libyens aussi ne nous payent pas tout le temps. Et le problème c'est qu'on ne peut rien faire de crainte qu'ils ne nous dénoncent aux services de l'immigration. »

.....

« **A la maison !** », avait donc dit K., un samedi de début 2008 – nous revenions en voiture de Castorama, nous approchions – **pour la première fois : joyusement.**

.....

Agir (l'un par l'autre) dans/sur « l'entre » ? Atteindre ce dernier, réseau capillaire, là où il serait intimement- infimement changeable ?

Réaliser, par éclairs, et en la blessant ou brûlant de nos phrases, la moëlle du réel poético-politique...

.....

Reflets à l'aube comme de vaisseaux et viscères sur de l'émail ou sur l'évier...

De toujours, ici, des phrases en formation (syntaxe se ramifiant, se tordant) ont, dans l'air de la cuisine, tenté de boire le suc ambigu, soudain venimeux, des liens

.....

Glaçante, l'hypothèse d'une erreur radicale, entre nous (et peut-être du fait de ma capacité d'illusion) ... Une erreur, oui, énorme, brusquement constatable... Elle ne serait pas seulement esthétique ou politique ou...je ne sais... Elle compromettrait aussitôt des vies : celle d'O. – ou d'autres existences, plusieurs, ici ou là-bas, en Afrique.

.....

27 octobre 2012 : dans le tram (après le train retour de Paris), minuit et quelques.

En face de moi, un jeune homme au visage ... d'Inca (selon les images plutôt conventionnelles que je peux en avoir). Peau un peu cuivrée. Cheveux noirs plats. Nez modérément busqué. Quelque chose de convexe dans son visage calme.

Il s'absorbe dans la lecture d'une sorte de tableau graphique qu'il a sur les genoux (lignes et colonnes, couleurs...).

Voici que de, l'autre côté du passage central, quelqu'un fait, en silence, des gestes dans sa direction. Il faudra du temps à mon vis-à-vis pour s'en apercevoir ; ou bien, me suis-je dit quelques minutes plus tard, peut-être essayait-il de ne pas remarquer ces gestes à lui destinés, de paraître ne pas avoir vu celui qui s'agite, afin de lui échapper...

Soudain l'homme qui se dépensait en signes des mains lui adresse la parole. Ils se connaissent, apparemment. Celui qui maintenant parle à très haute voix est un français d'au moins 60 ans. Il porte une veste kaki, il a des tennis bleu ciel. Son visage est rouge. Il péroré, il s'enflamme. Il fait allusion à une situation, de lui, ou plutôt d'eux deux, connue, où l'homme jeune aurait été ou aurait pu être humilié – en tant qu' « Amérindien » (l'homme rougeâtre emploie ce mot).: « Il faudrait me le dire ! Je ne supporte pas ça ! »

L'homme jeune, très calme, n'arrive pas à faire entendre ses dénégations, dites trop doucement (avec un accent espagnol). Il a manifestement honte du bruit que fait son

interlocuteur. Mais l'homme âgé reprend, généralise, théâtralise. Il s'emporte contre les violences qu'ont commises les Espagnols sur les « Amériidiens » Et puis il évoque les colonisateurs en Afrique, et son dégoût à leur endroit. Bientôt, il revient aux Espagnols : « des criminels ! » crie-t-il ... L'homme jeune proteste doucement: « c'est du passé, on ne peut pas continuer à... » Et puis il laisse tomber ... avec un sourire imperceptiblement las ; sa voix s'éteint.

Je me suis bien gardé de paraître entendre les propos de l'homme âgé. L'aurais-je seulement regardé, il est probable qu'il aurait essayé de m'inclure dans son jeu, dans son auto-mise en scène.

Étais-je, me disais-je en l'entendant malgré moi, d'accord « sur le fond » avec sa diatribe ? Ma répulsion, immédiate, ne venait-elle que de ses manières de dire et de se conduire ? Traduisait-elle une différence de statut réelle-imaginaire... entre ce type... peut-être un ancien instit ou prof ? ... et moi ... qui me prend pour quoi ?

Le tram ne va pas à son terminus (travaux) et déverse tout le monde sur un trottoir.

Non, me suis-je dit dans la rue : ne relativise pas ; il y a bien là une version maladivement vaniteuse de la prétendue attention ou générosité à l'égard des (ex)opprimés.
« Et toi, me suis-je dit, que fais-tu ? »

Le pont en plein vent. Nausée de doutes en passant au-dessus de la Loire qui écume dans la nuit brusquement – après des jours de tiédeur – glaciale.

.....

Rien d'autre à faire que de continuer, malgré le vent et les grêles de doute, à parcourir les étendues boueuses et instables du possible – tout en reconnaissant les zones d'incompatibilités ou, soudain, tel fossé où s'effondrer d'impuissance.

.....

Cependant, ce jour d'automne 2011, quand il est revenu de la Préfecture..., quand, s'asseyant face à moi dans la cuisine (vapeur de cuisson), il m'a appris le refus qu'il venait (par une brusque rupture de ce qui, au fil des mois, avait paru devenir une habitude) d'essayer de la part d'une épaisse fonctionnaire jouissant de mettre en œuvre le « durcissement » intimé par Guéant et par un répugnant secrétaire de Préfecture : celui du renouvellement de son permis de séjour de trois mois, alors

ah

**l'entre nous... non : l'entre tous... là... sur place... ne fut plus que *Grünewald*
vallée de boue verte toxique
au goût, à jamais,
de haine humaine**

.....

Quelle rage, soudain ... ? attaquant d'où ... ? et mordant où ?

Se trouver par elle brutalement pris à revers...

Arrachées-révoltes, alors, les moindres sensations... , échevelées inondées de nappes de filets de sang et pleines de bouts de peau ou de graviers noirs-fécaux...

.....

Criantes, les sensations (archaïques ?) qui m'envahissent...

De quoi ont-elles faim ?

Elles usent de moi pour bérer ! Elles hurlent...

Affolé (comme par la panique d'un enfant monstrueux), je ne sais que leur donner.

.....

Mes doutes, à écrire, et parfois, sporadiquement, lire publiquement ou publier ces notes (quelques-unes du moins...) d'un « avec O. », il se peut qu'ils soient alimentés par des sources elles-mêmes douteuses *il n'y a pas à espérer aller jamais au fond des doutes ils se redoublent ou se métamorphosant passionnément démoniaques ils se redévorent...*

Et lui, quels sont-ils, ses doutes ?

.....

Ici, dans ces phrases, il n'est que trop facile de laisser jouer tous les doutes possibles : je fais des phrases. Jouant à jouer. Jouant à (m') apparaître comme celui qui a cette lucidité de douter, etc.

Mais rien de tel ne saurait avoir lieu « dans la vie ». Jamais dans le réel « avec O. ».

Se dérober soudain, n'être plus là pour O.

– par doute, par caprice du doute, par jeu infiniment redoublé des scrupules ?

Ou par soupçon éthico-politique – un regard cruel, ironique se portant là, etc. ?

... serait ...

non pas certes impossible

(aucune obligation légale, aucune contrainte)...

Ce serait simplement l'amorce d'une destruction,

d'une décomposition – ignoble,

inconcevable.

.....

Est-ce que je voudrais, maugréant dans les rues, que les vies aillent quelque part ? Désirais-je les sentir se donner à quelque chose ?

Trop pathétique, il y a dix minutes, cette femme, cette épuisée. Si visiblement désorientée... Je l'ai presque détestée.

En haut de l'escalier qui monte de la rue Tudelle au quai, je me trouve face à elle, moi qui arrive, mi-courant, du pont sur le fleuve). Soixante-cinq ans, peut-être. « Blanche ». Ou grisâtre. Traits effondrés. Epuisée, elle s'appuie sur une de ces cannes médicales qu'on voit partout dans les rues (avant-bras dans une gouttière). Je ne cherche pas du regard son corps – obèse ? décharné ? – sous des vêtements vagues.

« **Que veut, que nous veut, une vie-survie comme celle-là ?** » suis-je tenté de me dire en descendant à la hâte les marches qu'elle a dû gravir difficilement.

Son visage me reste. Expressif, comme grimé. Histrionnesque (celui d'une alcoolique) ?

Etait-ce là une vie qui aurait mérité mieux de la vie ?
Cette face tournée moins vers les autres que vers le ciel de la Loire, prenait-elle à témoin l'air rayonnant blanc (tel qu'il devait être visible pour elle derrière moi, à l'instant où j'approchais) ?

Je suis poursuivi, dans le tronçon de rue qui reste jusqu'à la porte vert sombre de la maison, par ma propre rage.

.....

Etre réellement interrompu demande-t-il de la puissance ? De quelle continuité faut-il être capable pour que des irrptions puissent avoir lieu ?

.....

Bords de la Loire – tels qu'O. les a connus, tels qu'on y est plusieurs fois – lui, moi, et, une fois, Masatsugu – repassé ...

Pesées latérales de masses et étirements et fuites... bancs de sable, saules, animaux...

Réceptivité ouverte sur le flanc.

.....

Le jardin : un « avec » pour nos « avec » ?

... nous nous y renouons à des durées massivement sensibles ou dissimulées ...

nous nous rythmons de vitales latéralités – comme celles qu'entr'ouvre Mandelstam (*Huitains*, 11 – trad. François Kérel) :

« Le chuchotis des cils luisants, / Des escargots et des bivalves l'habitable monacal – / L'inatteignable est là, si près, / On ne peut ni trancher le nœud, ni regarder, / C'est comme une lettre qu'on vous glisse en secret, / Il faut répondre sans tarder... »

.....

J'essaie ici un morceau arraché d'un jour de naguère, il y a cinq ans (le temps a passé pour lui d'une manière si singulière !).

12 novembre 2007 (voilà cinq mois qu'O. est chez nous).

On reprend sur le feu, ou les feux qui brûlent dans les maisons ... jusqu'à ce qu'on dorme.

C'est-à-dire : quelle heure ?

« O » évoque alors en souriant les conflits avec les vieux :

« *Les vieux font la dernière prière vers 9 h., puis mangent vers 10h-10h30. Les jeunes s'amuse jusqu'à minuit. Les vieux : « arrêtez ça ! » »*

Je lui dis : mais ce que tu racontes là, c'était où, quand ? Au village, tu n'es allé qu'assez tard, après la mort de ton père...

Il m'explique : « *Nyala, au temps où, enfant, j'y vivais avec ma famille, ce n'était pas très différent du village. C'est après 90 que tout change, et que Nyala devient vraiment la capitale de l'Ouest du Soudan – le Darfour.* »

En quoi, vers quoi – pour quelle destination, quels effets ? – ai-je à « noter » ces choses ? Et les publier, est-ce « me permettre » ce que je me serais interdit pour mes conversations avec Claude Lefort ?

Ces notes en effet sont intriquées non seulement aux événements, mais à des actions possibles...

.....

Est-ce que je parle trop... , au hasard de conversations... d'O et de son histoire ?

En quoi parler de la sorte est-il réel – c'est-à-dire produisant, plus ou moins aveuglément, des effets ?

.....

De l'œuvre (à quoi contribuer l'un et l'autre) ? mot enflé – et déplacé ici... ?

Et pourtant, ce goût de cuisine, cette odeur de jaune d'œuf incrusté à un coin de torchon...

De l'œuvre qui indéfiniment cuirait, grésillante, se couvrant de bulles à crever...

.....

L'entre (en février)... Du chèvre-feuille cornu, presque agressif, tremble à demi desséché dans le froid, il frotte contre la fenêtre, vitre et bois.

.....

Il essaie (12 nov 2007, toujours) de m'expliquer les changements politiques. « **Jusqu'en 89, il y avait des partis... Mais, le 30 juin 89, un nouveau président** » (étrange précision d'O. : « vérifier » ? ai-je noté en 2007) (*octobre 2012 : je viens enfin de vérifier sur Wikipédia : « Le 30 juin 1989, el-Béchir, devenu colonel, renverse avec l'aide d'un groupe d'officiers militaires l'instable coalition gouvernementale du Premier ministre Sadeq al-Mahdi. »*)

« Avec le pétrole, il y a tout désormais pour les compagnies. Pour les étrangers (Chinois, Sud-Coréens, Indonésiens, Malaisiens) : hôtels, services, tout se développe. »

Les étrangers, comment les voyais-tu ? Leur parlais-tu ?

« Pas question de parler aux étrangers. Ils bougent beaucoup, en 4/4. »

.....

O. évoque (le 12 nov 2007 encore) les années 95-96-97. Pourquoi ? N'est-ce pas alors qu'on découvre beaucoup de pétrole ?

Je lui demande si les étrangers voyaient les exactions qui avaient lieu...

Il parle alors de cette « **sécurité** » (*security*) qui est l'un des fils courant à travers nombre de ses propos apparemment divers.

Il oppose, si j'ai bien compris, la sécurité dont les étrangers opérant au Soudan s'entouraient à celle que les habitants du village essayaient d'assurer par leurs seuls moyens ...

« Tous les hommes célibataires montent la garde la nuit, chacun une fois par semaine, jusqu'à 5 h du matin. On se répartit en petits groupes qui, d'un point à l'autre du bord du village, restent en contact par lampes électriques. »

Surveiller quoi ? **« des irrptions de quelqu'un ou de quelques-uns qui viendraient chaparder ou commettre quelque violence ».**

Je recompose plus ou moins – le moins possible – ses phrases (parsemées de « tu vois », « comment tu dis ça », « pas exactement ça »).

Les Chinois, dit-il soudain, bougent avec une « petite armée ».

« Les étrangers ont des camps spéciaux, avec la sécurité assurée partout...

Ce qui se passe, c'est pas leur problème. »

« Ils viennent avec des interprètes. Pas possible de parler. Les Chinois ne parlent pas anglais. »

« Les Malaisiens parlent chinois, mais aussi arabe, c'est la langue du Coran. »

« Les étrangers sont toujours dans leurs 4/4, avec leur « petite armée ». On ne se touche jamais. Si je passe près d'une de leurs voitures, peut-être leur « armée » va penser qu'il y a un danger... et c'est dangereux pour moi. »

« On regarde seulement de loin. »

« Les étrangers bougent beaucoup. Des Soudanais travaillent pour eux un mois, trois mois. Les étrangers payent bien, pas comme les compagnies soudanaises. »

.....

Un peu plus tard dans cette conversation particulièrement tenace du 12 nov 2007, il parle de la terre. De la terre avant la pluie... après la pluie. Il a dit alors des choses que je n'ai pas bien comprises – et pourtant... n'était-ce, soudain, pas le plus important ?

Fièvre et faiblesse de l'attention.

« **se déplacer** », dit-il...

après un silence, il dit (en cherchant le mot... en anglais... je traduis aussitôt) :

« **on fait une frontière** »

(là, je n'ai pas compris de quoi il parlait) (il dit souvent : « tu vois, c'est un peu compliqué »)

« **200 moutons 2-3 personnes** »

Des bergers ?

« **Oui, des personnes que les gens paient** »

(il a fait ça, lui, oui, je crois qu'il a dit qu'il avait fait ça).

C'est des gens qui bougent, lui dis-je, comme des nomades ?

(J'ai essayé ce mot... le lançant au-dessus de la table ... dans l'un de ces arcs de paroles en suspens que nous nous aidons réciproquement à constituer et à soutenir un moment)

Il sourit : « **oui.** »

Et il dit : « **comme des gitans** » (comment connaît-il ce mot ? Où l'a-t-il reçu, dans ses propres errances à Orléans même ? Plus tard, il me parlera des Gitans qui, sur les îles de la Loire, attrapent des hérissons et les font cuire...)

Deux semaines auparavant, il a accueilli dans sa chambre des Roms, une femme et trois jeunes, dont un petit qu'il avait remarqué, garçon couché, malade, silencieux, sur le banc d'un abribus dans la nuit humide et glaciale, il les a conduits à la maison, il les a fait entrer dans sa chambre, pour une nuit – lui, il a dormi sur une chaise –, une nuit, puis deux... (puis ils sont repartis)

.....

Cloisonnements : vitaux ?

(A essayer en phrases d'ici – tout autant que les **empiètements** des existences les unes sur les autres)

O., par exemple, ne me ou ne nous dit pas tout, bien entendu. Très peu de la part de sa vie avec ses amis africains. C'est là une séparation cruciale – contrepartie de la dépendance où il a pu se trouver à notre endroit.

.....

Tardivement, je me suis rendu compte que je « cloisonnais » entre, d'un côté, ce qui arrivait avec les gens successivement (au fil des années, des décennies) hébergés ici et, d'un autre côté, mes tentatives « littéraires ».

En avais-je besoin ? Redoutais-je que l'écriture « poétique » puisse devenir la cible d'impératifs – fût-ce ou surtout « généreux » –, qu'elle accepte de se faire, en ce sens, prévisible... Et pourtant aujourd'hui, j'abats ces cloisons...

.....

Mais les dangers de l'excès de proximité..., les écoeurantes illusions de « communication », les mensonges de la proximité, voire des remèlements des vies... ?

« L'enfer est l'emprise permanente de tous sur tous, parce que personne, pas même le héros, n'a atteint le point de différenciation qui met à l'abri. C'est l'osmose, contre laquelle on ne peut se défendre. » (Adamov)

.....

Le type qui sort de la chambre-studio de O. (ayant probablement dormi chez ce dernier peu de mois après son installation chez nous) et sur qui je tombe par hasard dans l'escalier, le croisant ...

Noir (comme tous les amis d'O. ?) ; quarante-cinq-cinquante ans ? un peu terreux dès lors que tout à son désir de ne pas être vu. Un évidemment humilié...

J'ai l'impulsion de lui adresser la parole... et je m'abstiens... Il essaie de ne pas me voir.

J'ai néanmoins senti son désir de s'effacer (dans la lumière pâle diffusée du ciel par la vitre au-dessus de la cage d'escalier).

Qu'il soit, peut-être, hébergé par O., me dis-je, c'est ce que je n'ai pas à savoir.

Sans doute.

Mais à ses yeux... je suis là éclatant de la légitimité du (semi)propriétaire « **chez** » **lui**. Il ne peut que se sentir, lui furtif, un ... clandestin.

Le ciel de Loire glisse au-dessus de l'escalier.

Une légère bourrasque ébranle la vitre. Odeur de poussière. Quelque chose de sans fin se déroule en trois secondes...

Cris de martinets.

De l'humidité chaude me perle aux paupières : tristesse (humiliation ?) d'être impuissant à ne pas accroître cette humiliation par la brutalité objective de ma position.

Odeur de sciure en bas du vieil escalier.

.....

Phrases substantiellement avides du point d'individuation de chacun... Comme une aisselle végétale animale qui se cache, se déchire... Là où une fourchure dangereuse se fait à partir de l'obscurité-continuité animale-humaine qui aura été nécessaire, en ou pour chacun, à la vie.

C'est de là que sourd continuent (imprévisiblement) pour chacun du désir qui se singularisera, le définira...(dans un passage de la continuité à la solitude insurmontable) , qui sera sa « position » non choisie « dans la vie » – à l'aveugle, parmi les autres...

.....

Dimanche 10 juillet 2011, train de 14 h30 pour Paris (réunion Po&sie)... Je vais aux toilettes. Je traverse la moitié du wagon où j'ai une place, puis, d'un bout à l'autre, le wagon suivant – qui se trouve être le dernier du train. J'arrive enfin, tout à fait en queue, dans la partie du wagon aménagée pour y accrocher des vélos. Là, pas de sièges sinon quelques strapontins. Dès que j'arrive là, mes yeux tombent sur l'unique voyageur qui s'y trouve assis : pourquoi a-t-il choisi d'être là alors que, dans le reste du wagon, il se trouve des places libres (toutes, il est vrai, à côté d'autres voyageurs). L'homme assis là est en train, courbé, de s'occuper de lui-même, de ses vêtements, etc. ... Il a l'air surtout plus que seul ; il ne supposerait pas ou ne supporterait pas, me dis-je, qu'un regard puisse l'envelopper. Or c'est, je le découvre soudain, O !

Jamais, me suis-je dit, je ne l'avais regardé ainsi, sans qu'il se sache vu de moi... Et il m'est apparu comme couvert d'une pellicule couleur de cendres...

Je vais chercher mes affaires et je m'assieds à côté de lui et on rit (je m'aperçois qu'à travers la vitre entre les deux parties du wagon, un noir massif nous jette des coups d'œil...).

.....

Parler ... Contrainte ? Plaisir ? Joie par moments... Les phrases alors se pressent. Parfois il est un peu épuisé ... Ou découragé quand je comprends trop mal.

En octobre 2007, j'avais noté que, dans la cuisine, buvant, comme il disait, « un p'tit café », et alors qu'il avait manifestement envie de parler, il avait du mal à se faire comprendre, segmentant mal (en l'absence, aussi, de toute représentation d'une écriture) sa parole, etc.

Mais maintenant je note, mi-janvier 08 (hier : le 14, exactement), qu'il parle de mieux en mieux. Il a reçu quelques cours de français. Mais c'est aussi qu'il est heureux de parler. C'est la fin de la journée. Il a travaillé en banlieue. Il est passé en revenant (je lui propose de manger quelque chose, il ne veut pas, il ne le mangera qu'après avoir pris une douche, et cette douche, il ne la prendra qu'après avoir parlé ici...)

Il dit qu'il aime parler ainsi... Nous l'écoutons. Il nous donne ses paroles.

A un moment, ce même soir du 14 janvier 08, il a évoqué – pour la première fois probablement, son grand-père...

Je me suis rendu compte soudain que, depuis tout le temps (depuis septembre 07) qu'il raconte la vie au village, j'avais mal compris. Il parlait souvent de sa « grand-mère ». Et je m'aperçois seulement maintenant qu'en fait, il parlait de son grand-père maternel.

Si j'ai décelé l'erreur, c'est qu'il vient d'évoquer la jeunesse de « sa grand-mère » : un temps de déplacements, jusqu' en Erythrée, en Ethiopie...

Et soudain je m'étonne (prêt, naïvement, à me réjouir ?) qu'une jeune femme ait pu avoir cette liberté. Il ne comprend pas mon étonnement : « Mais c'était un homme ! ». Après quels tâtonnements, nous nous expliquons. S'il a dit « grand-mère », c'est qu'il s'agissait d'un membre de la famille du côté de sa mère... J'en profite pour lui faire un petit bout de cours sur les termes de parenté en français.

Son grand-père, donc : il en parle avec tendresse.

Il était très très gentil. Je parlais avec lui, il me racontait sa jeunesse .

C'est comme un rayonnement dans les phrases d'O, qui sourit.

C'était comme mon ami.

(J'ai noté sa phrase exactement : preuve, cette dernière, qu'il sait maintenant utiliser les mots et la syntaxe.)

Il avait donc pu, O., garder longtemps cette certitude : quelqu'un était vivant qui désirait que lui, O., soit en vie.

La dernière chose qu'O. ait su de sa famille, une fois en Libye, c'est que son grand-père était mort peu après son départ.

« **C'était comme mon ami** » : réentendre cette phrase dans ma mémoire, à une nuit de distance – discrètement, comme elle fut dite –, fut soudain chose perçante, une aiguille de lumière.

©Claude Mouchard